

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

LES DISCOURS DE RÉCEPTIONS

Réception de M. François DEZEUZE

Discours de M. F. DEZEUZE

Paul CHASSARY

L'Homme, le Professeur, le Félibre

I

Un beau matin du mois d'Août passé, l'idée me vint d'aller me promener. Il avait plu dans la nuit, l'air était frais, pas un nuage au ciel. Il faisait un temps délicieux.

Je pensais à mon ami Chassary.

Je savais que dans quelques mois, à l'heure lourde qui vient de sonner, mon devoir serait de prononcer son éloge: devoir bien facile si je n'avais qu'à donner cours à l'amitié, mais épineux et presque effrayant quand je vois autour de moi, ce que notre ville compte de plus savant, de plus lettré, de plus choisi.

I

Un bèu mati d'aqueste més d'Agoust passat, l'idèia me prenguèt d'anà me passejà. Abiè plogut dins la nioch, l'er èra fresc, pas un nibou dins lou ciel, fasiè un tems delicious.

Pensabe à moun amic Chassary.

Sabièi que dins quauques meses, à l'oura grèva que vèn de picà, moun débé seriè de faire sa lausenja, débé ben aisit s'abièi rés qu'à dounà vanc à l'amistança, mès ben patet e quasiment esfralhous quand vese, à moun entour, ço que nostra Vila comta de pus sabent, de pus letrat de pus requist.

Car je comprends bien, messieurs, que l'honneur que vous me faites de m'admettre parmi vous dépasse mon humble personnalité.

Sur nos terrains arides pousse une plante grise, sans élégance, maigrement parée de fleurettes roses, mais qui s'est fait un devoir de composer dans ses feuilles le parfum du pays. C'est le thym. Les bons méridionaux exilés dans la capitale, ou plus loin encore, en reçoivent-ils dans une lettre, un brin envoyé par quelque sympathie, ou quelque tendresse, dès qu'ils l'ont senti, leur âme revoit la maison paternelle, l'enfance en plein soleil. Dans les brumes du nord, c'est un éclair de bonheur lumineux.

Humblement, comme le thym, je me suis efforcé de recueillir l'âme de ma petite patrie, avec une affection, une piété avivées par les prophéties, auxquelles je ne crois pas, qui prédisent sa décadence. J'ai ramassé, comme un trésor, la sagesse et la poésie populaires languedociennes : proverbes, chansons, légendes, coutumes, traditions, tout le Folk-Lore ; tout ou du moins ce que j'ai pu trouver. Vous récompensez aujourd'hui ce travail par la distinction qui pouvait le plus flatter mon cœur de Montpelliérain. Agréez mes remerciements et ceux de mes compatriotes, amoureux de leur ville et de son dialecte.

Car, coumprene be, moussus, que l'ounou que me fasès de me prene emé vautres despassa ma mingra persounalitat.

Sus nostes terrenes secants vèn una planta grisa, sans gàubi, magrament pimpada de flouretas rosas, mès que prend à perfach de coumpausà dins sas fiolhas lou perfum dau païs. Es la pota ou la frigoula.

Lous bons miejournaus fora-bandits dins la Capitala ou pus lient encara, se n'en reçaboun dins une letra, un grelhou mès aqui per quauca simpatia ou quauca tendressa, l'an pas pus lèu sentit que soun âma revei soun oustau pairoulau, soun enfança ensourelhada. Dins las nèblas dau Nord es un ilhau de bonur lumineux.

Umblament, couma la pota, me sièi aplicat à reculi l'ama de ma pichota patria eme una pietat, una afecioun agusadas per las proufecias que vole pas crèire e qu'anouncioun sa descasença. Ai amassat, couma un tresor, la sapiença e la pouësia poupulàrias lengadoucianas : prouverbes, cansous, legendas, coustumas, tradiciouns : tout lou Folk-Lore ou tout escàs ço qu'ai pougut troubà. Recoumpensàs, ioi, aquel trabal per l'ounou que poudiè lou mai aflatà moun cor de clapassiè.

Agradàs mas mila gracias e las de mous councièutadins amouresses de sa Vila e de soun parlà.

Je descendis donc le faubourg Saint-Jaume. Je saluai la maison où mourut Chassary et je m'acheminai, pensif, vers le village où il est né.

Et, voilà que sur ce chemin campagnard j'eus, bientôt, l'intuition que je n'étais pas seul, mais que, présente et affectueuse, son âme m'accompagnait et me disait :

« Combien je l'ai aimée cette route sur laquelle toute ma vie j'ai passé !

Avec vous, je veux refaire un peu de cette promenade. Le bleu du même ciel, les mêmes mistral et les mêmes labechs, les vins des mêmes costières, ont pénétré notre sang de ces innombrables influences qui donnent leur air de famille aux hommes du même terroir. La vieille langue, le latin de nos mères-grands apparentait nos cerveaux et nous n'eûmes pas besoin de manger ensemble une livre de sel pour connaître qu'ils se ressemblaient comme des frères, l'un né à Grabels et l'autre à Boutonnet.

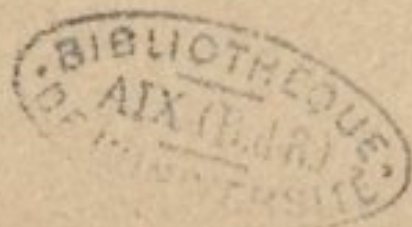
Regardez devant vous maintenant que nous voici sur la hauteur. Ce qu'il y a de plus élevé dans mon village, c'est la croix de l'église. Retournez-vous. Ce qu'il y a de plus élevé dans votre Clapas, c'est la croix de Sainte-Anne. C'est entre ces

Davalère doune per lou faus-bourg Sant-Jaume. Saludère l'oustau ounte es mort Chassary e marchère, pensatiéu, dors lou vilage ounte es nascut.

E vejaquí que, sus aquel cami campagnard, ajère lèu la sentida qu'ère pas soulet, mès, que presenta e afetuosa, l'ama de moun amie m'accompagna e me disiè :

« Que l'ai aimada aquela routa ounte presque touta ma vida ai passat ! Emé vous, vole refaire un pauc d'aquela passejada. Lou blu dau même ciel, lous mêmes majistraus e lous mêmes labechs, lous vis de las mêmes coustièiras, an embegut noste sang d'aquelas milantas influensas que bailoun soun èr de familha as omes dau même terroir, la vièlha lenga, lou lati de nostas mametas aparentaba nostes cerbèls e n'ajèren pas de besoun de manjà ensemble una lièura de sau per cou-nouisse que se ressemblaboun couma de fraires, l'un nascut à Grabel e l'autre à Boutounet.

Agachàs davans vous, ara que sèn sus l'aussada. Ço que i'a de pus naut dins moun vilage es la crous de la Glèisa. Reviràs-vous. Ço que i'a de pus naut dins voste Clapàs es la crous de Santa Anna. Es entre



deux symboles de notre foi que j'ai vécu. La première chose que vous devez dire, c'est que je suis né, que j'ai vécu et que je suis mort chrétien.

Là-dessus, je n'ai jamais marchandé. Si j'avais voulu couvrir de cendres les braises de mon encensoir, ma boutonnière eût été mieux fleurie, de grosses places se seraient ouvertes à deux battants devant le savoir que me reconnaissaient mes collègues. Mais, acheter des hochets, des vanités, des traitements à ces prix! Non!... « mieux aimé que renommé » telle fut ma devise et je l'ai suivie. J'avais placé, bien au-dessus des petites satisfactions de cette terre, le souci du salut de mon âme immortelle. Je voulais, moi, le grand, le véritable Paradis, celui du bon Dieu, et pour l'obtenir, j'allais prier le dimanche matin, en plein jour, à la cathédrale, avec mes six enfants déployés comme une oriflamme. Et souvenez-vous en! A certaines époques, ce n'était pas le meilleur moyen d'avancer. Mais j'en étais fier et je pensais: « Si cela me fait tort ici-bas, je sais qu'il y a là-haut de saintes balances où ma croyance pèsera de tout son poids. »

Et maintenant, descendons sur terre. Vous avez examiné le terroir que vous venez de traverser: ces mas avec leurs colombiers, leurs portails de fer, leurs petits ponts; ce château de

aqueles dous simbols de nosta fé qu'ai viscut. La prumièira causa que debès dire es que sièi nascut, qu'ai viscut e que sièi mort cristian.

Aqui dessus n'ai pas jamai mercandejat. S'abièi vougut tapà de cendras las brasas de moun encensiè, ma boutounièira se seriè milhou flourida, de grossas plaças se serièn alandadas davans lou saupre que mous coulègas me recounouissièn. Mès croumpà de sinsirimbalhas, de vanitats, de trataments à n'aqueles prises! nàni!... mai aimat que renoumat, es estat ma divisa e l'ai seguida. Abièi plaçat ben au-dessus de las pichotas gaus d'aquesta terra la souciansa dau sauvament de moun ama immourtala. Ièu voulièi lou grand, lou vertadiè paradis, lou dau bon Diéu, e, per l'oubtène, anabe pregà lou dimenche mati, en plen jour, à la Catedrala, emé mous sièis enfants desplegats couma una auriflama. E souvenès-vous qu'à d'unas epocas èra pas lou milhou biais d'avancà! Mès n'ère fier e me pensabe: « S'aco me fai de tort en-bas, sabe qu'amount, i'a de santas balanças ounte moun creire pesarà de tout son pés.

E ara, davalen sus terra. Abès devistat lou terraire que venès de travessà: aqueles mases emé sous pijouniès, sous pourtaus de ferre, sous pountins; aquel castèl de l'Avesque emé sous grands aubres, sa nobla

l'Evêque avec ses grands arbres, sa noble majesté, ses statues plaisantes, mi-femme, mi-lion; puis les vignes qui boivent la flamboyante lumière sous la garde d'oliviers rongés par les siècles, et les garrigues, et les pinèdes, et les chaînes de collines. C'est notre pays, notre patrie, notre vie. J'y tenais par toutes les racines de mon être. J'y ai trouvé la part de satisfactions que tout homme peut espérer.

Pour commencer, une petite enfance de gamin paysan, heureux de patauger dans les eaux de la Maussion parfumée de menthes, de becqueter les premiers raisins des vignes grabeloises, de vagabonder par bois et garrigues, mais plus heureux encore de découvrir, dans les livres, les terres éblouissantes de la science et de la poésie. Les conquérants qui empoignaient les rubis mûris par les terres de feu des tropiques n'étaient pas plus ravis que moi. Assis sur une chaise appuyée contre la maison, que d'heures emparadisées à dévorer la pulpe savoureuse des livres que je pouvais attraper! Je n'étais jamais rassasié. J'avais beau m'abreuver à la source miraculeuse, ma soif ne s'apaisait pas. Ces délices que je trouvais à l'étude vous expliqueront pourquoi je sortis à 20 ans de l'Ecole Normale de Montpellier comme ancien élève pour y

majestat, e sas petètas barlocas mitat-fenna, mitat-lioun; pioi las vignas que buboun l'escandilhada jout la garda d'oulièus rousigats per lous siècles, e las garrigas e lous serres e las pinedas. Aco's nosta país, nosta patria, nosta vida. I'ai tengut per tout lou racinun de moun èstre. I'ai troubat la part de satisfaciouns que tout ome pot esperà.

Per coumençà, una pichota enfança de manit païsan urous de chauhilhà dins las aigas de la Maussou perfumadas de mentas, de becà las prumièiras ugnas de las vignas grabelencas, de trepà bosses e garrigas, mès pus urous encara de descoubri, dins lous libres, las terras embarluggantas de la sciencia e de la pouësia. Lous counquistaires qu'empougnaboun lous roubisses amadurats per las terras de fioc das Troupies èroun pas tant ravits que iéu. Assetat sus une cadièira apugada contra l'oustau, que d'ouras emparadisadas ai passat à devouri la frucha sabourousa das libres que poudièi agantà! N'abièi pas jamai prou. Per tant que buguèsse à la fous miraculouse, la set me passaba pas jamai. Aquel delice que troubabe à l'estudia vous esplicarà perde qu'à vint ans sourtissièi de l'Escola-Nourmala de Mount-Peliè couma ancian elèva e

rentrer aussitôt comme jeune professeur. J'y suis resté toute ma vie jusqu'à l'heure où le grésil de l'âge en saupoudrant mes cheveux bruns m'avertit que le temps de la retraite était venu.

Sur cette terre bénie j'ai trouvé aussi les saintes joies de l'amour conjugal et de l'amour paternel. Suivant le conseil du poète, je choisis une vierge éclosse parmi les lys de nos vallons et ma vie fut enchantée par sa tendresse et par la belle nichée que Dieu nous envoya. J'y ai trouvé, enfin, les joies graves de l'amitié. Je suis venu revoir, avec une émotion apaisée, ce terroir sur lequel ma vie s'est écoulée entre quelques heures de brouillards et beaucoup de jours de grand soleil et de ciel clair. Que votre voix porte pour moi à tous ceux qui m'ont connu et aimé, ma reconnaissance d'outre-tombe. Et vous, mon ami, recevez mes suprêmes adieux!

II

Sur ces mots, la voix se tut, et, tout ému je poursuivis mon chemin.

Les fossés qui le bordent étaient exubérants de vie végétale. Les terrains de ce pays de Grabels sont humectés de sources

ie rintrabe couma jouine proufessou. Ie sièi demourat touta ma vida jusqu'à l'oura ounte la barbasta de l'age en espouscant moun pèu brun m'avertiguèt qu'èra vengut lou tems de la retirada.

Sus aquela terra benesida ai troubat tamben las santas joias de l'amour espousièu e de l'amour pairoulau. Segound lou counsel dau pouèta, causiguère une vierja espelida entre lous èlis de nostes valouns e ma vida seguèt encantada per soun afecioun e la bella callada que Diéu nous mandèt. I'ai troubat enfin las joias gravas de l'amistat. Sièi vengut reveire, eme una emoucioun amaisada aquel terraire ounte ma vida s'es escoulada entre quaucas ouras de nèblas e fossa jours de grand sourel e de ciel linde. Que vosta vouès mande per iéu, à toutes lous que m'an counougut e aimat, ma recounouissença d'après-toumba. E vous. moun amic. reçabès moun suprême adissiàs!»

II

Sus aqueles mots la vouès se calèt, e tout esmougut, countugnère moun cami.

Lous valats que lou bordoun èroun coumouls de vida erbajiba. Lous terrenes d'aquel païs de Grabel sount saupejats de sourças e de riéus.

et de ruisseaux. Des milliers de fleurettes rustiques, heureuses d'ouvrir leurs corsages bleus, jaunes ou roses, s'épanouissaient à l'air matinal.

« Nous l'avons connu ton ami, me disaient-elles, et lui nous connaissait toutes. Il savait les noms latins que nous ont donnés les savants qui nous étudient et les noms d'amitié que nous donnent les laboureurs qui nous tutoient. De l'apicridie à l'herbe de la Pentecôte, de la chicorée à la clématite, des lisens à l'esclabiège, des laitérons aux aubépines, il nous saluait toutes en passant. Il connaissait les terres et les roches et les eaux et le chaud et le froid et les lettres et les chiffres! Ce Grabelois avait fourré dans sa tête, sous ses cheveux noirs et drus, tout ce qu'on trouve dans les livres que font les hommes et dans le livre infiniment plus grand et toujours recommencé que la Nature ouvre à ceux qui veulent y lire.

Aussi, quel maître il a été! Pendant quarante quatre ans, tous les instituteurs de l'Hérault, ont passé par ses mains. Tous sont demeurés ses amis. Ah! Chassary, où trouver plus bel éloge? — Et par quoi furent-ils ensorcelés? Par la bonne humeur, par l'étincelle moqueuse qui brillait au coin de votre œil et tempérerait votre sévérité juste? Par l'abondance de

Milantas flouretas païsandas, urousas de doubri sous coursages blus, jaunes, roses, s'espandissièn à l'èr dau mati.

« L'abèn counougut toun amic, me disièn, e el nous counouissiè toutas. Sabiè lous noums latis que nous an bailat lous sabents que nous estudioun e lous noums amistouses que nous bailoun lous travailhadous que nous tutejoun. De la terra-grepia à l'erba de Pantacousta, de la cicourèia à la bissana, de las courrejolas à l'esclabiège, das lachets as aubrespics, nous sounaba toutas en passant. E counouissiè las terras e lou caud e lou frech e las letras e las chifras. Aquel grabelenc abiè cavit dins sa tèsta, jout soum pèu negre e sarrat, tout ço que s'atroba dins lous libres que fan lous omes e dins lou libre enfiniment mai grand e toujour recoumençat que la Natura doubri as que voloun ie legi.

Atabé, quante mèstre es estat! Pendant quaranta-quatre ans toutes lous mèstres d'escola de l'Erau an passat per sas mans. Toutes sount demourats mai que de disciples recounouissants, sount demourats sous amics! Ah! Chassary, ounte troubà pus bella lausenja? E dequé lous abiè enclausits? La bona imou, la palheta galejaira que lusissiè dins un cantou de vostre iol e qu'adoucissiè vosta severitat justa? L'oupulencia

votre savoir qui ne les laissa jamais sans renseignements? par la limpide clarté de vos explications?

Peut-être! Tout cela compte, mais ce qui comptait le plus, à mon avis, était le secret que vous avez su éparpiller comme la plus bienfaisante des semences; que vous avez fait toucher de la main à toutes les bonnes volontés: le désir et le secret de la perfection. Voulez-vous devenir meilleur? Appliquez-vous. Vous avez fait un beau travail, vous en êtes content! Tant mieux! Mais remettez-le à l'étau, aujourd'hui, demain, après-demain et vous verrez que vous le rendrez encore plus beau, encore plus près du parfait.

C'est votre mérite d'avoir greffé dans tant de bonnes têtes ce goût du progrès et cette croyance à la perfection toujours possible. Nous savons combien sont clairsemés les beaux démonstrateurs, ceux qui ont trouvé dans leur berceau cette dot exquise des fées, leurs marraines, le génie de faire comprendre aux autres ce qu'ils ont eux-mêmes compris. Une de vos leçons d'arithmétique ou de géométrie était une fête pour un cerveau organisé. Tout élève à qui vous aviez donné quelques répétitions, s'il ne mordait pas aux mathématiques, sa planète

de voste saupre que lous quitèt pas jamai sans entresignes? La linda clartat de vostas esplicaciouns?

Belèu. Tout aco comta, mès ço que coumtaba lou mai, à moun avejaire, es lou sicerèt qu'abès sachut esparpalhà couma la pus benfasenta de las semenças, qu'abès fach toucà de la man à toutas las bonas vountats: lou desir e lou sicerèt de la perfecioun. Voulès deveni milhou? Aplicàs-vous. Abès fach un poulit trabal, n'en sès content? Ta-milhou! Mes remetès-lou à l'estoc, ioi, deman, après-deman e veirès que lou farès encara pus bèu, encara pus proche dau parfèt.

Es voste merite d'abere issartat dins tant de bonas cabessas aquel goust dau prougrès e aquela cresença de la perfecioun toujours poussibla. Sabèn couma sount cla-semenats lous bèus esplicaires, lous qu'an troubat dins soun brès aquela verquièira requista de las fadas mairinas, l'engèni de faire coumprene as autres ço qu'eles mèmes an coumprés. Una de vostas liçous d'arimetica ou de geoumestria èra une fèsta per un cerbel ourganisat. Tout escoulan à quau abiàs dounat quaucas repeticiouns, se mourdiè pas à la matematica, sa planeta èra ben tirada:

était bien tirée: il pouvait devenir violoniste ou chroniqueur mais ses chances d'entrer à Polytechnique étaient bien maigres.

Au nombre de tant de maîtres qui se chargent de l'éducation de la jeune France, s'il s'en trouve quelques-uns qui ont l'enseignement clair, il s'en trouve peu qui sèment comme une graine précieuse cette appétence de la perfection et veillent sur son éclosion, qui allument cette vérité qu'un cerveau humain est un caillou plus ou moins rugueux dans lequel sommeille un diamant gros ou petit. Le maître le dégrossit, à l'homme de le perfectionner! L'application, l'attention, la ferme volonté de faire mieux, chaque jour, chaque heure, chaque minute, font le travail des lapidaires d'Amsterdam qui à force de grainer, d'égriser, de polir la pierre terreuse en tirent l'impeccable joyau étincelant d'éclairs.

Dans les villes et dans les campagnes de notre Bas-Languedoc, nombreuses sont les preuves vivantes de l'excellence de votre méthode. Parmi tant de maîtres qui suivirent votre conseil, combien vous devaient, en plus de la science banale des livres, cette volonté toujours éveillée de mieux faire? Cette application journalière, créatrice des élites humbles ou brillantes qui sont la robuste armature de notre patrie.

poudiè deveni vioulounaire ou journalista, mès sas chanças d'intrà à Poulitecnica èroun ben magretas.

Entre tant, tant de mèstres que se cargoun d'educà la jouina França, se s'en troba perqui-n-aquí qu'an l'ensegnament linde, n'i'a pas prou d'aqueles que semenoun, couma une grana preciosa, aquel talent de la perfecion, que velhou sus soun espelida, qu'alumoun aque-la veritat qu'un cerbel d'ome es un calhau mai ou mens ruste ounte dour-mis un diamant pichot ou gros. Lou mèstre lou desgroussis. A l'ome de lou perfecionà! L'aplicacioun, l'atencioun, la ferma vountat de faire milhou, chaca jour, chaca oura, chaca minuta, fan lou trabal das diamantaires d'Amsterdam qu'à força de granà, d'esgrissà, d'alizà lou rèble terrous n'en tiroun l'empecabla beloia trelusenta d'ilhaus.

Dins las vilas e las campagnas de noste Bas-Lengadoc noumbrousas sount las proubas vivas de l'escelensia d'aquela metoda. Entre tant de mèstres que seguiguèroun voste cercul quant n'i'abiè que vous debièn, en mai dau saupre que s'atroba dins lous libres aquela vountat toujours escarrabilhada de faire toujours milhou?... Aquela aplicacioun de chaca minuta, creaira de las elites umblas ou triounflantas que sount l'armadura la plus garruda de noste país?

III

Observateur fidèle de la foi de ses aïeux, favorisé d'une mémoire extraordinaire, il coulait de source, clair comme la fontaine de l'ABI sortant du gouffre du Drac, que Chassary serait félibre marquant.

Dans la préface d'« En terra Galesa », il nous conte, lui-même, qu'il fit preuve, de bonne heure, de beaucoup de mémoire. Il apprenait en jouant, tous les vers qui se trouvaient sur ses livres. C'est une habitude qu'il avait gardée. S'il avait parié de réciter, chaque jour de l'an, cent vers différents, il eut été de taille à gagner le pari. Ceux qui l'avons connu nous l'avions, pour ce motif, surnommé amicalement: maître Je-sais-tout.

Il vous est, peut-être, venu à l'oreille, que les félibres, dans leurs assemblées, après leurs banquets, ont la démangeaison de déclamer des vers de leur crû. Quatre-vingt-dix-sept sur cent ont les poches bourrées de petits papiers. Mais, s'ils rappellent les rossignols ou les cygnes par la beauté de leur chant, ils tiennent, parfois de l'étourneau qui ne pense pas plus loin que son... bec, ou du lièvre qui perd la mémoire en courant. Et

III

Ousservaire fidèl de la fé de sous reires, favourisat d'una memoria estraourdinària, aco rajaba de sourça, clar couma la font de l'Avi quand sourtis dau gourg dau Dragàs, que Chassary seriè felibre marcant. Dins la prefàcia d' *En Terra Galesa* nous conta, el-mêmes, que de bona oura faguèt prouba de fossa memoria. Apreniè en jougant toutes lous verses que s'atroubaboun sus sous libres. Es una coustuma qu'abiè gardada. S'abiè pariat de recità, chacun das jours de l'an, cent verses différents seriè' stat de talha à gagnà l'escoumessa. Aqui ço que fasiè sus lous bancs de l'escola. Lous que l'abèn counougut dins soun bon l'abièn, per aco, batejat Mèstre Sap-Tout.

Vous es, belèu, vengut à l'ausidou que lous felibres, après sous rebobis, dins sas acampadas, an la prusineta de recità sous verses. Nonanta-sèt sus cent an las pochàs plenas de papièirets. Mès se revertoun lous rousignous ou lous cinnes per la bèutat de sous cants, tènoun, prou souvent, de l'estournèl que pensa pas pus liont que sun bèc ou de la lèbre que

ils oublient leurs petits papiers ou les portent tous, sauf, précisément, celui qu'il aurait fallu.

Que de fois, j'ai vu commencer une Ode à Mistral ou un sonnet au Midi par un lyrique tout feu, tout étincelles ! Que j'en ai vu broncher au neuvième, au dixième vers et demeurer courts et penauds.

Mais quand Chassary était là nous étions sauvés de la catastrophe. Chassary soufflait les douze syllabes récalcitrantes. Semblable aux oiseleurs qui peuplent leurs cages de toute la gent volatile d'un pays, Chassary gardait dans sa tête toutes les œuvres des félibres. Il savait par cœur les chefs-d'œuvre des grands chanteurs, Fabre, Fourès, Jasmin, Aubanel, Mistral, — et aussi — le brave homme ! les pépiements et les gazonillis de tous les roitelets, moineaux et passereaux de muraille.

Cette mémoire, accouplée à la plus patiente volonté de travail, avait fait de lui la bibliothèque vivante des idiomes méridionaux. Si le destin lui avait accordé les rentes d'un Frédéric Mistral, il était, plus que personne, capable de construire ce qui nous manque tant, le pendant du Trésor du Félibrige, un grand Dictionnaire Français-Méridional.

perd la memoria en courriguent. E. dessoublidoun sous papiès ou lous portoun toutes à part justament lou que caliè.

Que de fés ai vist commençà una oda à Mistral ou un sounet au Miejour per un lyrica tout fioc e tout belugas ! Que n'ai vist brouncà sus lou nou ou dechième vers e demourà courts e mouquets !

Mès quand Chassary èra aqui, èren sauvats de la mauparada. Chassary bufaba las douge sillabas raboussièiras. Pariè as aucelaires que roumplissoun sas gabias de touta la passerounalha d'una encountrada, Chassary gardaba dins sa tèsta toutes las obras das felibres. Sabiè de per cor lous caps d'obra das grands cantaires : Fabre, Fourès, Jasmin, Aubanel, Mistral, — e tam-ben — lou brabe ome ! lous pièu-pièus e rièu-chièu-chièus de toutes lous ratatets, rouquiès e passerous de trauc !

Aquela memoria acoublada à la pus pacienta voulountat de trabal abiè fach d'el la biblioutèca viventa de las parladuras miejournalas. Se la destinada i'abiè bailat las rendas d'un Frederic Mistral, èra, mai que degus, capable de basti lou pendent (que nous manca tant) dau Tresor dau Felibrige : un grand Diciounari Francés-Miejournau. Acous-

Accoutumé par métier à barrer d'encre rouge les devoirs des élèves, il ne pouvait voir le moindre défaut, la plus petite incorrection sans mettre le doigt dessus. Il aurait lavé l'eau ! En français, comme en langue d'oc, quel puriste !

A ce point de vue, son charmant récit de *Pradet de Gange* sera le parfait miroir de la langue montpelliéraine de nos pères dans sa plus limpide correction. C'est en même temps un chef-d'œuvre de bonne humeur honnête.

Dans le recueil intitulé *En Terre Gauloise*, c'est le morceau de résistance, richement accompagné de contes pétillants de malice rustique, de bons mots qui sont une leçon et un éclat de rire. *Le Maselier* (c'était le pseudonyme de Chassary), le Maselier, pour régaler ses amis, aurait servi sur sa table des levrauts de Valhauquès, des grives des Sajolles, de vieilles clairesses, d'antiques eaux-de-vie. Sur le papier il nous présente les sornettes les plus savoureuses, les galéjades les plus piquantes qu'il a pu dénicher dans Grabels et les mas d'alentour. Quelques livres, de la même veine, sont devenus célèbres. Le Pogge, Til Ulespiegel, le Diable boiteux ne sont ni plus amusants ni mieux écrits. Quelques fois même leur onde est trouble ou bourbeuse, mais ils ont eu l'heureuse chance d'éclore chez de grands

tumat per mestiè à raià d'ancra rouja lous debés das escoulans, poudiè pas acipà la mendra dèca, la mendra mièja-fauta sans ie metre lou det dessus. Auriè lavat l'aiga ! Siègue en francés, siègue en lenga d'oc, quante purista !

A n'aquel pount de vista soun raconte tant agradièu de *Pradet de Gange* serà lou parfèt miral de la lengo mount-pelièirenca de nostes paires, dins sa pus linda courrecioun. Es, en même tems un cap d'obra d'ounèsta bona imou.

Dins lou recul entitulat : *En Terra Galesa*, es lou moucèl de rejistença, richament acoumpagnat de contes beluguejants de malicia rustica, de talounadas que sount una liçou e un cacalàs. *Lou Maseliè*, per regalà sous amics auriè serbit sus sa taula de lebrauts de Valhauquès, de grivas de las Sajolas, de vièlhas claretas, d'anticas aigardents. Sus lou papiè nous presenta las sournetas las pus goustousas, las galejadas las mai fissantas qu'a pougut denistà dins Grabel e lous mases d'alentour. De libres de la mèma vena sount devenguts celèbres. Lou Pogge, Til Ulespiegel, lou « *Diable boiteux* » sount pas mai amusants ni mai milhou esriches, de fes mèmes, l'aiga n'es treboula ou fangousa, mès an agut la crespina d'espeli enco de grands poples e de

peuples et de faire rire aux éclats des millions d'hommes. Habent sua fata libelli. Ceci est la même histoire que celle que conte l'humoriste américain: César ou Napoléon n'ont pas été les meilleurs hommes de guerre. C'est un roi nègre, qui avait 7 à 800 soldats, qui n'en perdit aucun dans les cent batailles qu'il gagna sur cent mille ennemis. Quel capitaine! Seulement, voilà! aucun livre d'histoire n'a jamais parlé le lui.

Pradet de Gange devait avoir une suite. Ceux qui aimons la langue d'oc serons ravis si les enfants de Chassary ont le bonheur de rencontrer le manuscrit dans ses papiers. Déjà, le livre où il figure est devenu bien rare. Bien rare aussi la *Vi dau Mistèri*, où Chassary a recueilli quelques poèmes. Le livre est partagé en deux parties: La Maison et les Amis — Amour et Fantaisie. En l'ouvrant, l'on est surpris de le voir écrit, en majeure partie, en provençal. L'admiration de Chassary pour l'illustre poète de Maillane en fournit une explication. Peut-être aussi, façonné au respect de la méthode, ayant reconnu que le dialecte d'Avignon avait mûri les chefs-d'œuvre littéraires du Midi, estimait-il nécessaire de s'y rattacher et de le répandre de toutes ses forces.

fa cacalassà de milhouns d'omes. « Habent sua fata libelli ». Aco's lou même afaire que lou que conta lou galejaire american: Cesar ni Napoléon sount pas estats lous milhous omes de guerra. Es un rèi negre qu'abiè sèt ou ioch cent souldats, que n'en perdèt pas un dins las cent batalhas que gagnèt sus cent mila enemies. Quante capitani! Soulament, vejaqui, ges de libres d'istoria n'an pas parlat.

Pradet de Gange debiè abere una seguida. Lous qu'aiman la lenga dau Clapas seren ravits se lous enfants de Chassary an lou bonur de capità lou manescrich dins sous papiès. Dejà, lou libre ounte s'atroba es ben rare. Ben rare tamen lou *Vi dau Mistèri* ounte Chassary a reculit quauques pouèmes. Lou libre es partajat en dos partidas: L'Oustau e lous Amics, Amour e Fantasiè. En lou doubriguient, l'on es susprés de lou veire escrich mai que mai en prouvençau. L'amiracioun de Chassary per l'illustre Maianenc n'es una espicacioun. Belèu, tamen, plegat au respèt de la metoda, ajent recounougut que lou parlà d'Avignon abiè madurat lous caps d'obra littèrraris dau Miejour, estimaba qu'èra mestiè de se ie religà e de l'espandi de toutas sas forças.

Sur le soir de sa vie, sa foi dans l'avenir de nos dialectes s'était un peu rafraîchie. Comme Stendhal, dans ses *Mémoires d'un Touriste*, comme Moquin-Tandon, dans sa préface, il redoutait que le progrès, la centralisation, le tourbillon de plus en plus enflammé de la vie actuelle flétrissent, un peu plus chaque jour, ces jolies plantes de notre terroir.

Il me souvient qu'un jour, au Peyrou, il se lamentait à ce sujet. « Allons ! allons ! lui dis-je, dans cent ans, sur ces mêmes allées, de vieux messieurs (qui ne sont pas encore nés), démêleront les mêmes inquiétudes. Regardez Louis XIV, sur son cheval de bronze. Avec son bâton d'imperator il vous a l'air de commander à l'Univers de se blottir devant Paris. Cent soixante-dix ans après, devant un Paris plus centralisé que jamais, un paysan provençal a dit à toute la race latine : « Dresse-toi, sous la chape du soleil ! » Deux cent dix-huit ans après, un petit journal en langue d'oc jette son ding-ding-dou, dans les rues du Clapas, où l'on crie toujours les bonnes herbettes ! Une langue née dans un pays et qui s'y plaît, s'y cramponne comme du chiendent. La terre l'aime et la nourrit comme elle sait nourrir les plantes sauvages. Voyez-vous où sont allés les ormeaux et les buis chers aux jardiniers du Roi-

Sus lou tard de sa vida, sa fé dins l'aveni de nostes dialeites s'èra un pauquet refrescada. Couma Stendhal dins sous « Mémoires d'un touriste », couma Moquin-Tandon, dins sa prefàci, crenissiè que lou prougrès, la centralisacioun, la treboulina de mai en mai enfioucada de la vida vidanta passiguèssoun chaca jour un pau mai aquelas poulidas plantas de noste terraire.

Me remembre qu'un jour, au Peirou, m'en fasiè plèntis e mèntis : « Anen ! Anen ! ie diguère, dins cent ans, sus aquestas lèias, de vièls moussus (que sount pas encara nascuts), penchinaran lous mêmes làguis. Regardàs Louis XIV sus soun chival de brounze. Emé soun bastou d'empereire vous a l'èr de coumandà à l'Univers de s'agremouli davans Paris. Cent sètanta ans après, au même Peirou, davans un Paris pus centralisat que jamai, un païsan prouvençau a dich à touta la raça latina : « Auboura te, jouta la capa dau sourel ! » Dous cents dès ioch ans après, un journalet en lenga d'oc fai balin-balan las carrièiras dau Clapàs, e, se ie crida toujour de bonas erbetas. Una lenga nascuda dins un païs e que se ie plai se i'arrapa couma de gramenàs. La terra l'aima e la nourris couma sap nourri las plantas sauvajas. Vesès ounte sount anats lous ountes e lous bouisses que lous jardiniers dau Rèi-

Soleil? Petit à petit ils sont partis devant les platanes et les lauriers-roses. Vous êtes botaniste: que discernez-vous dans les gazons qui verdoient au pied de ces beaux arbres qui portent le nom du Clapassier Magnol? du trèfle, de l'herbe à cinq côtes, des pissenlits, des cauli-choux. Entre les fentes des pierres coquillières de Pignan, appareillées à l'instar de celles de Versailles, que pousse-t-il, sans eau, sans terre, spontanément? des giroflées, des micocouliers, des figuiers sauvages...

Soyez tranquille, ami Chassary, le maître que vous admirez l'a dit: « La Terre mère, la Nature, nourrit toujours sa progéniture » et la langue, autant qu'arbres et fleurs, fait partie de la progéniture de la Mère universelle.

L'Académie de Montpellier, jadis, était peuplée de savants qui parlaient la langue d'oc. Souvenez-vous d'une page assez venimeuse de ce grognon de Jean-Jacques Rousseau. Nous sommes dans une terre de progrès et de tradition à la fois; une terre qui a pris l'habitude d'engendrer des philosophes, des savants, des médecins d'élite, mais qui a gardé l'habitude de parler, sans trop en modifier la physionomie, cette langue que lui portèrent, il y a deux mille ans, les soldats, les matelots et les mercantis de Rome.

Sourel afeciounaboun? Poca à poca an partit davans las platanas e lous lauriès-roses. Sès boutanista, deque devistàs dins las jirbas que verdejoun as pèses d'aqueles bèus aubres que portoun lou noum dau clappassiè Magnol? D'entre-fiol, d'erba de cinq costas, de pissaulièchs, de caulichous. Dins lous ascles de las pèiras cauquilhèiras de Pignan, talhadas à l'estec de las de Versalhas, deque poussa: sans aïga, sans terra, de soun sicap? de vieulhès, de fanabregous, de figuièras-cabrau.

Segàs tranquille, Amic Chassary, lou Mèstre qu'amiràs l'a dich: « La Terra Maire, la Natura, nourris toujour sa pourtadura », e la lenga, autant qu'aubres e flous, fai partida de la pourtadura de la Maire universala.

L'Academia de Mount-Pelié, d'autras fes, èra coumoula de sabents que parlaboun la lenga d'oc. Souvenès-vous d'una paga prou verinosa d'aquel repoutegaire de Jean-Jacques Rousseau. Sèn dins una terra de prougrès, à la fés, e de tradicioun, qu'a prés l'abituda de coungrelhà de filousofes, de sabents e de medicis d'elèi, mès qu'a gardat l'abituda de parlà, sans trop la caravirà, aquela lenga que ie pourtèroun, i'a dous mila ans, lous souldats, lous matelots, lous mercantis de Rouma.

Prions le Bon Dieu de lui maintenir ses qualités, afin que les garrigues soient toujours parfumées de thym, nos vignes chargées de beaux raisins et l'Académie de Montpellier illustrée par des philosophes, des savants, des médecins, des lettrés amoureux de leur ville et de son dialecte, ce dialecte que le grand Mistral lui-même nous enviait un tantinet, comme le prouve une carte qu'il m'adressa et où il me disait: « Votre langue montpelliéraine qui est jolie comme un provençal habillé du dimanche. »

Preguen lou bon Diéu de ie mantène sas qualitats amor que las garri-gas siègoun toujour perfumadas de pota, nostas vignas cargadas de bèus rasins e l'Academia Mountpelièirencia englouriada per de filou-sofes, de sabents, de medicis, de letrats amouresses de soun país e de sa parladura, d'aquela parladura que lou grand Mistral, el mèmes nous envejaba un pauquetou, couma lou prouba una carta que me mandèt e ounte me disiè: Vosta lenga mount-pelièirencia qu'es poulida couma un prouvençau abilhat dau dimenche.

Réponse de M. Louis-J. THOMAS

MONSIEUR,

Un scrupule de notre compatriote et confrère M. Camille GRANIER, président de la Section des Lettres de l'Académie, et la trop flatteuse désignation de nos confrères de cette Section, me valent le grand honneur de répondre, en leur nom, à votre compliment.

Excusez-moi si je le fais, non en provençal du dimanche, mais en français de tous les jours: je parle au nom de confrères qui n'ont pas tous l'usage de notre langue d'oc dans son dialecte montpelliérain, — quoique tous, en vous accueillant, comme ils l'ont fait déjà en accueillant votre prédécesseur, le regretté Paul CHASSARY, se trouvent d'accord pour reconnaître la dignité académique de cette langue.

Votre entrée dans notre Compagnie marque l'heureux progrès d'une tradition. — MISTRAL ne prononça-t-il pas en provençal son discours de réception à l'Académie de Provence? Paul CHASSARY nous fit entendre en langue d'oc l'éloge de son prédécesseur, RACANIÉ-LAURENS. Le 18 juin de cette année 1930, l'abbé Joseph SALVAT, reçu mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux, faisait son remerciement en langue d'oc, dans le dialecte toulousain. — Il nous est agréable que la juste place qui doit appartenir à la langue d'oc soit ainsi désormais reconnue par les plus illustres de nos Académies occitanes.

Ce n'est point, d'ailleurs, la seule tradition que votre venue parmi nous permette à notre Académie de maintenir et de continuer.

Vous rencontrerez, parmi vos confrères de nos trois sections, de hauts fonctionnaires actifs ou émérites; des maîtres, actifs ou émérites, de l'Université de Montpellier; l'élite des professions libérales de notre ville. Il nous paraît indispensable, et conforme au tempérament, au climat spirituel de Montpellier, de faire, en leur personne, aussi largement que possible, appel à une collaboration qui est essentielle au lustre, au renom et à l'activité de notre Compagnie. Mais il nous plaît aussi de garder, à côté de ces confrères éminents, aussi largement que possible, une place aux Montpelliérains de naissance ou d'adoption qui ne sont ni professeurs, ni administrateurs, ni médecins, ni avocats, — qui sont leurs administrés, leurs clients ou leurs élèves, — à ces Montpelliérains des divers états, de culture sérieuse, d'esprit curieux, de goût avisé, qui, en fait de sciences et de lettres, ne veulent être que des « amateurs » — bien que souvent ils en puissent remontrer à des professionnels.

Vous êtes l'un d'eux, Monsieur, et d'une qualité qui ne peut manquer de faire grand honneur à notre Académie.

Et d'abord, n'êtes-vous pas Montpelliérain? — Vous êtes ne « à la Jambe-de-Bois », — vous avez joué, enfant, au Plan-de-l'Om; — vous vivez, depuis de longues années, à l'Aiguillerie. — L'idée ne vous est jamais venue que vous puissiez vivre ailleurs qu'à Montpellier. Certes, vous avez voyagé, pour vos affaires, et pour votre plaisir. Mais, comme vous le faites rappeler de façon si touchante au Félibre par son Amie, dans votre beau poème : *La Garriga*.

Versalhas t'a pas fach oublida lou Peirou...

Vous êtes naturellement, simplement, demeuré fidèle à votre ville, à vos ancêtres, — à votre nom. — Comme l'yeuse robuste qui s'enracine et puise dans le sol nourricier la sève qui le fait vivre et lui permet de pousser vers le ciel des branches vigoureuses...

*Simbel de nosta antica raça,
Que s'arrapa au sou quand tout passa...*

...vous n'avez voulu demander la nourriture de votre esprit et de votre âme, et vos raisons de vivre, et vos moyens de vivre, qu'à votre ville, à son génie, à ses traditions, à ses écoles.

Vous avez fait aux écoles de Montpellier de fortes et solides études. Vous retrouvez ici, parmi vos confrères, d'anciens camarades du Lycée et de la Faculté de Droit de Montpellier. Si vous n'êtes pas devenu comme eux notaire, avocat ou fonctionnaire, c'est, peut-être, qu'aux leçons de l'Université vous avez su ajouter les incomparables leçons de l'école buissonnière: — je veux dire celles qu'ont offertes à votre curiosité sympathique, à votre sensibilité profonde, et — disons-le aussi — au génie poétique qui sommeillait en vous nos rues, nos plans et nos quartiers, le peuple aimable et fin qui les anime, et votre maset dans la garrigue, au beau milieu de cette campagne qui descend, harmonieuse et lumineuse, du Pic Saint-Loup vers Maguelone, de la montagne à la mer...

Et c'est ainsi que vous êtes devenu l'*Escoutaire*, c'est-à-dire un poète comme il n'y en a pas trois dans toutes les provinces où l'on chante, où l'on conte, où l'on dialogue en langue d'oc. — Dans ce cadre modeste, où il vous a plus d'enfermer votre vie, — dans cet horizon volontairement limité, mais qui vous donne toute satisfaction parce que vous l'aimez profondément, — il a suffi qu'à vos moments de loisir vous donniez l'essor au démon familier qui vous parlait en secret dans votre langue maternelle, pour que vous soyez devenu poète, le poète de Montpellier, — peut-être le seul vrai poète qu'en neuf siècles d'existence notre ville ait produit.

Certains, qui ne vous connaissent pas, — et parce que vous écrivez en langue d'oc, — sont portés à ne voir en vous qu'un agréable conteur de sornettes, qu'un spirituel auteur de chansons et de « galégades ». Il leur paraît impossible qu'une langue si longtemps méprisée puisse n'être pas seulement « pédestre ».

— qu'une muse en langue d'oc puisse être autre chose qu'une muse de cabaret, ou de carrefour.

Nous, qui avons la chance de vous connaître, savons apprécier la variété de vos modes d'expression, la haute qualité littéraire, et en même temps la haute valeur morale, que vous savez, comme en vous jouant, donner à vos œuvres si diverses, — comme vous savez conduire avec vous votre langue d'oc jusque sur des sommets que l'on croit réservés à la seule langue française, ou à la seule langue latine. (Car il fut un temps, pas très lointain, où le français, à côté du latin, faisait, lui aussi, figure de langue vulgaire et populaire.)

Si l'on reprend en chœur les refrains de vos chansons au cabaret, au carrefour, et plus encore aux réunions dominicales du maset; — si l'on se régale, le soir, à la veillée, de l'anecdote savoureuse et de la sage leçon de vos contes et de vos légendes; — s'il n'est pas, dans nos villages et dans nos villes du Languedoc méditerranéen, d'auteur dramatique plus en faveur que vous; — si vos chroniques de la *Campana de Magalouna* commentent les événements du jour avec une verve, un agrément, une bonhomie toute pleine de sagesse, qui feraient envie à bien des journaux de Paris, s'ils méritaient un chroniqueur de votre qualité: — on retrouve, dans vos sonnets, comme un écho de RONSARD et de PÉTRARQUE; — les lettrés les plus délicats, comme les âmes simples, sont transportés par l'élan si bien mesuré de vos œuvres lyriques; je songe à votre beau poème de guerre: *la Prensa*, — à ce *Christ dau Pic-San-Loup* ou à ce *Mouine as Barrieus*, dans lequel passe, grâce au pèlerin passionné de Saint-Guillem-des-Déserts que vous êtes, le souffle héroïque des Chansons de geste, réglé et harmonisé sur un rythme et dans un ton qui résonnent comme ceux du Victor Hugo de la *Légende des Siècles*.

Et quand il vous plaît, comme divertissement, de traduire en langue d'oc, dialecte de Montpellier, une satire de JUVÉNAL ou une comédie de PLAUTE, vous avez beau dire, modestement, que c'est ouvrage plus facile qu'une version de collège ou un devoir de Faculté, puisque la langue d'oc est plus près du latin que la langue française: — nous reconnaissons que, dans votre dessein de défendre, de maintenir, d'enrichir et d'illustrer votre langue maternelle, vos divertissements eux-mêmes sont œuvre de maître.

On ne le sait pas assez à Montpellier : c'est pourquoi il convient de le dire à l'occasion. — Mais on le sait bien, au loin : et ceci encore mérite d'être dit.

Tout le monde sait que nos troubadours des XII^e et XIII^e siècles sont beaucoup mieux connus et étudiés à l'étranger qu'en France. — Tout le monde sait qu'il y a plus de chaires dédiées à l'étude et à l'enseignement des langues romanes, anciennes et modernes, dans les Universités allemandes que dans les Universités françaises.

Mais on ne sait pas — et donc il convient de faire savoir — que vos premiers vers en langue d'oc sont enregistrés sur un disque sonore, que l'on conserve et que l'on utilise à l'Université de Tubingue ; — et que l'une de vos plus plaisantes chansons : *Lous Emplegats de la coumuna* est transcrite, traduite et abondamment commentée dans une savante thèse d'un professeur allemand ; — et que de plusieurs étranges pays philologues et linguistes romanisants viennent souvent vous consulter, comme une vivante continuation du *Trésor dou Felibrige*, et ajouter vos précieux avis à ceux des plus illustres maîtres de nos Universités...

En vérité, Monsieur, c'est à nous, il me semble, de vous remercier, — pour tant de poésie, de talent, de science et de renom que vous venez mettre désormais au service de notre Académie.
